

Chapitre V

C. SEIGNOBOS

L'HABITATION

Les montagnards des monts mandara septentrionaux - les monts mandara méridionaux - les habe de plaine - l'architecture des populations musulmanes - le modèle du saré peul.

La richesse architecturale du Nord-Cameroun tient à la multiplicité des formes architecturales. On n'en recense pas moins d'une soixantaine au nord de la Bénoué, sans même descendre au niveau des « variantes dialectales ».

(L'architecture est avec la langue, et le plus souvent de conserve, l'expression d'une individualisation ethnique. La variété la plus grande se retrouve dans les monts Mandara septentrionaux où chaque massif tend à déterminer une société ethnique. L'architecture se simplifie en plaine pour aboutir à une certaine atonité dans les aires des états centralisés : Wandala et lamidats peuls.

Si le début du siècle est pris comme référence, l'état de conservation de ces architectures est très divers. Elles n'ont subi que peu de changements dans les monts Mandara septentrionaux, mais au sud, en revanche, certaines reconstitutions sont aujourd'hui difficiles (Fali et Njegn). En plaine, l'évolution fut, comme il fallait s'y attendre, plus rapide. La case-obus des Mousgoum a quasiment disparu, la ferme fortifiée moundang ne peut être appréhendée que sur la base des éléments les mieux conservés au Tchad, seul le « zina » massa s'est parfaitement bien maintenu.

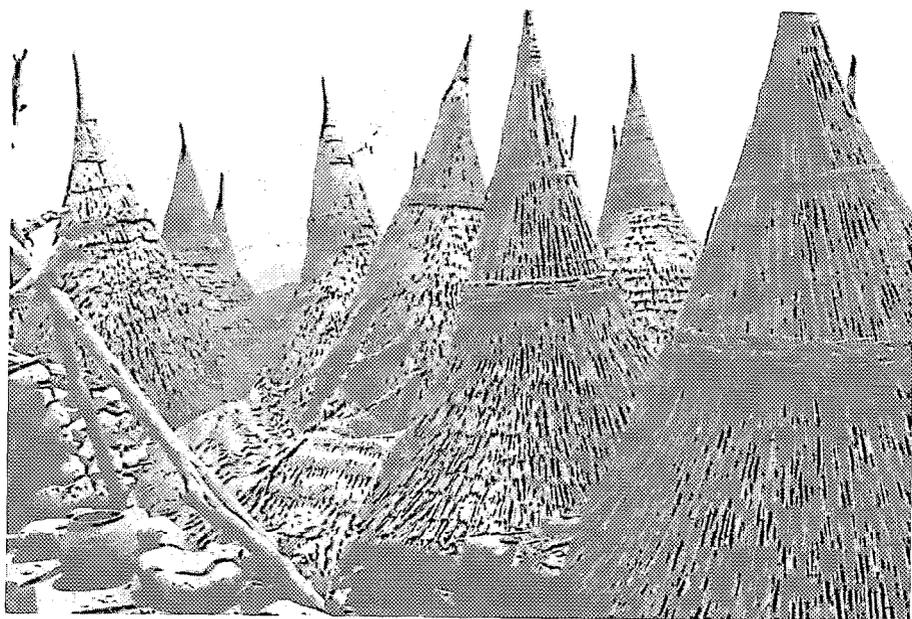
L'architecture apparaît – et surtout apparaissait – comme une enseigne ethnique. Le stéréotype tribal était parfaitement décelable, en particulier au sein des aires architecturales et en dépit des phénomènes de mouvement des contenus familiaux.

C'est un élément patent qui permet de distinguer du premier coup d'œil un « rhay » ouldémé d'un « gay » mafa ou d'un « ay » mofou... la différenciation sociale s'exprimant, quant à elle, d'une façon moins évidente. En montagne, celle-ci n'apparaît nettement qu'au niveau de certains groupes (Mofou) qui, à la suite d'influences venues de la plaine (Zoumaya, Guiziga...) ont vu s'instaurer des « chefferies ». Parfois ce sont les chefs de terre et les maîtres de la pluie qui entretiennent, grâce à leur influence, mais toujours temporairement, de vastes concessions. L'indigence des cultures matérielles ne doit pas cacher des différences sociales pourtant fortement ressenties et qui transparaissent dans une suite de marques symboliques. L'ancienneté de la construction ou du site d'emplacement qui s'exprime dans les cours d'entrée, l'ouverture plus ou moins monumentale où s'entassent les mâchoires de bœufs sacrifiés au cours des fêtes... sont autant de signes de notabilité.

Architectures rurales



11. Habitation guemjek : une solidité et une savante combinaison de matériaux et de techniques. (Cliché J. BOUTRAIS).



12. Sobriété et élégance des toits de l'habitation mafa. (Cliché J. BOUTRAIS).

Le statut social se manifeste surtout par les toits. D'abord le nombre qui décèle une vaste maisonnée et les moyens d'entretenir les bâtiments avec le concours de voisins, de clients...

Le type de couverture lui-même dénote la « richesse », l'empilement excessif des tiges de sorgho ouldémé, mouktélé par exemple, les toits complexes en cônes emboîtés formés de bottelettes de paille superposées à certains niveaux (« dlangez ») des Mofou et que seuls les « gens du chef » ont le droit de monter (1).

Dans les monts Mandara méridionaux, le statut social – toujours lié à l'ancienneté des lignages ou à ceux qui ont usurpé le pouvoir ou la possession des cultes – apparaît avec la présence de poteries faitières, à long col et à bec chez les Kortchi, Hina, Boudoum... ou poteries faitières avec personnages chez les Njegn et que l'on retrouve encore sur les tombes et même en place chez les Goudé Tchédé qui ont le mieux conservé ces poteries sur les cases des hommes, les différents greniers et les cases-autels.

Chez les musulmans, la différenciation sociale transparait par le biais des cases-vestibules, les « djaoledje », vastes et décorés et dans leur multiplication et par celui des murs de clôture.

La toiture peut également signaler le statut familial de celui qui occupe la case. Les femmes ayant marié leur fille bénéficient souvent de toitures décorées par le genre aidé de ses amis, et qui sont remarquables chez les Fali, les Toupouri. Lorsqu'un individu meurt dans des groupes où l'on n'abandonne pas totalement – comme chez les Massa – l'habitation, on se contente de desserrer la faite du toit ou de démonter la toiture.

Les techniques de construction et de décoration semblent dans leur ensemble relever d'un même fonds commun, seuls certains choix ont été différemment orientés selon les groupes de populations et au cours du temps. L'habitation à charpente est générale chez les montagnards septentrionaux, celle à voûte autoportante de vannerie est particulière des gens des Mandara méridionaux. Actuellement l'évolution passe par la charpente que véhiculent les Peuls dans le sud des monts Mandara, or ce sont les montagnards septentrionaux qui sont réputés appartenir à un cycle de civilisation plus fruste.

Il est difficile de présenter les architectures en fonction d'un mode d'évolution et de départager l'archaïque du récent.

La voûte de terre conique, si répandue chez les montagnards pour les cases ou les greniers existe également chez les gens de plateau pour certains silos (Fali du Peské Bori et du Tinguelin).

La technique mofou du « dlangez », très particulière, est également attestée chez les Bata de la Bénoué. Quant aux techniques de vernissage, généralisées chez les Bana, les Goudé et les Njegn au point que tout luit dans les intérieurs des cuisines et des chambres, elles sont également connues des montagnards qui ne l'utilisent qu'en parade contre les rongeurs pour l'ouverture des greniers.

Les cases-obus n'existent que chez les Mousgoum des rives du Logone, dans un milieu pratiquement sans bois, disposant d'une terre exceptionnelle et de techniques qui leur semblaient propres.

Chez les Mbokou et les Guemjek, les murs de pierres, faits de blocs jointoyés d'éclats sont remarquables et le doivent aussi à la nature du granite de leurs massifs.

De fait le milieu n'est pas réellement déterministe, il s'agit bien d'un choix limité dans le temps, ainsi chez les Guemjek et les Mbokou, en dépit de la nature exceptionnelle de la roche, certaines unités, comme les cuisines, ont toujours été

(1) Le chef a même droit à une architecture particulière, avec dôme de terre, pour les cuisines des épouses (Douvangar).

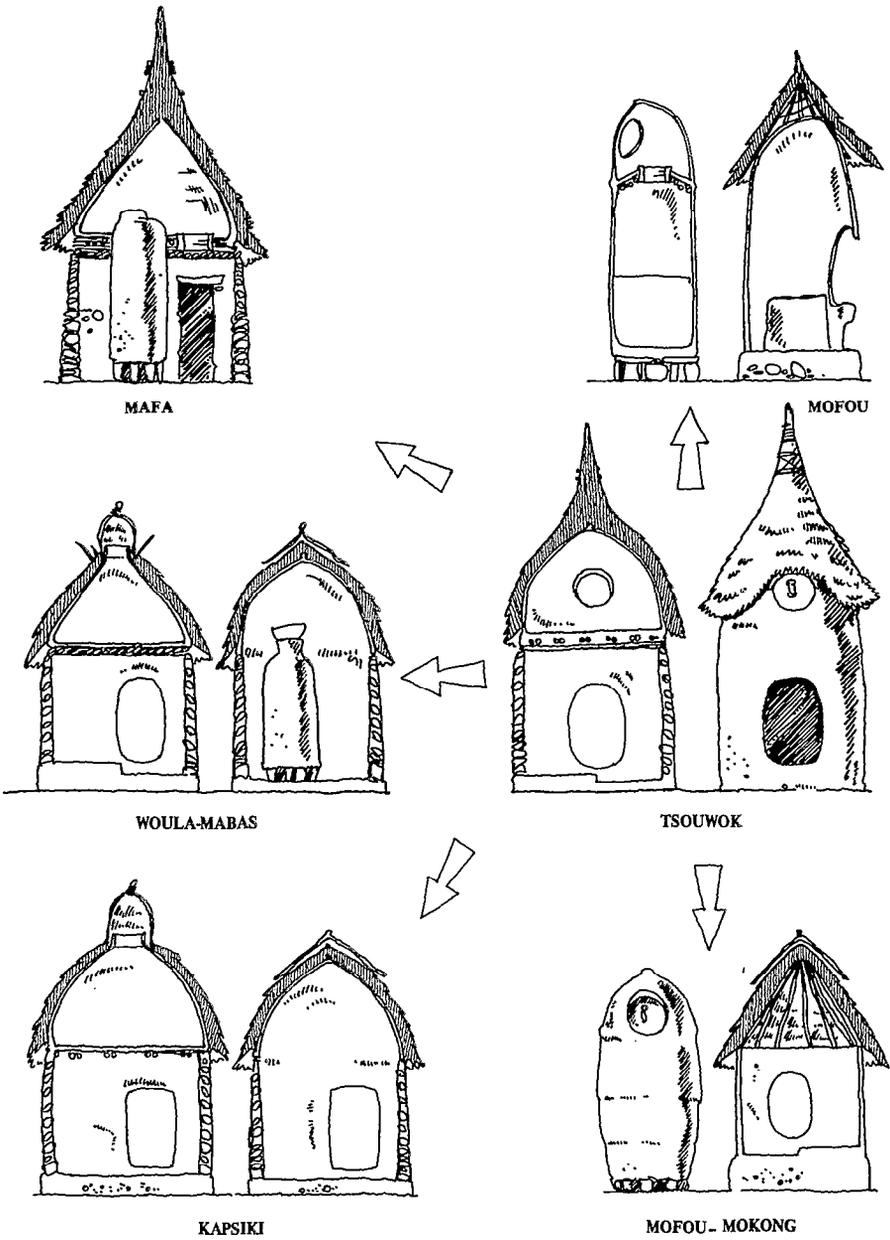


Fig. 27 Un exemple de relation architecturale

montées en terre. La case-obus a cédé la place à une unité à chevrons quand un seuil de l'agro-système autarcique a été franchi et que les rônèraies ont pu être exploitées pour leur bois qui fournit les dosses nécessaires à la charpente, mais une voûte auto-portante à la massa aurait pu tout aussi bien être adoptée...

Le choix entre mil et chaume pour la couverture semble dicté pour les premiers par un manque de paille sur des massifs aux fortes densités et ne disposant pas de piémont accessible, mais lorsque le matériau est homologué par la « coutume », il devient signifiant : « le Mafa construit ainsi », le « Mofou autrement »... et sur certaines marges où un choix était envisageable, il n'a pas été effectué. Le choix technique s'efface devant le choix culturel. Chez les Mada, le massif de Tazan est le plus individualiste et il le marque par l'adoption de toiture de type oudémé à base de cannes de mil, tandis que d'autres Mada gardent le chaume...

Les constituants de base de l'habitation, case et silo, qui peuvent d'ailleurs se combiner, sont multipliés et différenciés sous la pression de la polygamie, de la non cohabitation de l'homme et de ses femmes, des femmes et des fils pubères, du stockage individuel des récoltes... Ce sont les réponses dans la disposition des unités qui détermineront des types d'habitations et secondairement des architectures : cases en enfilade chez les montagnards, plan bipartide chez les gens de plateau (sud Mandara), circulaire en plaine...

Toutefois l'habitation change de nature des habé aux musulmans. Chez les premiers les éléments primordiaux sont l'unité d'habitation de la première femme, le silo de l'homme et l'entrée qui jouxte sa case ou passe par elle, c'est là que sont dressés les autels... tout s'articule autour de ces éléments. Chez les musulmans, l'organisation des unités est plus libre et l'habitation n'est plus un lieu de culte.

LES MONTAGNARDS DES MONTS MANDARA SEPTENTRIONAUX

Le plan est l'élément décodeur qui permet de classer les familles architecturales montagnardes.

Les deux groupes septentrionaux sont constitués d'une part de l'ensemble Ouldémé, Mouktélé, Podokwo et d'autre part de celui, plus réduit et plus homogène, des Vamé-Mbrémé, Ourza où les cases en enfilade aboutissent à une aire des greniers entourée d'une auréole de cases de femmes, le développement des unités suivant la pente.

Le groupe central, où le labyrinthe des cases tend à revenir sur lui-même et se termine par une cuisine commune, avec des silos répartis à l'intérieur des cases, l'espace compris entre la dernière et la première case étant pris par des unités annexes, est essentiellement formé des Mafa.

Un groupe, du versant oriental, où les cases en enfilade bourgeonnent à partir d'une salle des greniers qui voit s'aboucher des cuisines, se réclame du système mofou et concerne essentiellement les Mofou, Guemjek, Mbokou avec une variante pour les massifs-îles au nord-ouest de Maroua. L'habitation se développe sur une même courbe de niveau.

Les modèles architecturaux de ces trois ensembles servent les groupes montagnards les plus nombreux : Mafa, Mofou et Podokwo. Entre eux, les architectures-tampons, celles des Mineo et des Zoulgo par exemple, prélèvent des éléments de chacun des groupes voisins.

Les Tsouwok, groupe charnière entre Mofou et Mafa, présentent un intérêt en ce que leur architecture manifeste des traits communs aux familles d'architectures

mofou et mafa, mais aussi aux groupes intermédiaires entre montagnards purs et gens de plateau comme les Woula, Mabas et aussi aux Kapsiki (1). Certaines unités d'habitation des Tsouwok recèlent une sorte de synthèse architecturale. Elle rappelle un silo mofou (plutôt mofou Mokong), très large, ouvert par un hublot, mais le corps constitue une chambre, un peu à la manière kapsiki – avec la différence toutefois que chez les Kapsiki l'ouverture du magasin coiffant la chambre est sommitale et est prolongée d'un goulot. La voûte de terre est de type mafa et supporte une toiture de tiges de mil.

L'architecture de ce groupe est-elle le reflet de celle de ses voisins par sa position géographique charnière, ou est-elle relictuelle et représente-t-elle en quelque sorte la matrice des autres ? (fig. 27).

Le plateau vallonné et interrompu de collines chaotiques est la partie la moins montagneuse du nord des monts Mandara. Chaque concession devait pour se défendre s'enfermer dans un halo épais d'*Acacia ataxacantha* semés en même temps que l'on montait les murs.

Cette zone qui fut la plus menacée des monts mandara et qui résista avec succès aux incursions foubé forma la plaque tournante de toutes les migrations qui peuplèrent les massifs, car, si les transfuges furent nombreux à accéder directement aux massifs par la plaine, des groupes organisés remontèrent le mayo Tsanaga et si Goudour reste le lieu mythique de cette dispersion, c'est le plateau tsouwok qui en fut le vrai centre.

Il n'est pas simple d'établir une filiation des architectures montagnardes. Elles varient peu à peu et l'on passe insensiblement de l'une à l'autre, chacune ayant son aire centrale où le stéréotype tribal est fortement marqué et ses marges plus nuancées. L'opposition architecturale tranchée est rare, elle existe entre Ouldémé et Mbrémé où un cours d'eau sépare deux architectures où tout diffère : matériaux et formes des unités d'habitation et des silos.

La remontée des populations par l'intérieur des massifs a procédé à des refoulements successifs. Les populations ont-elles laissé sur place leurs architectures – qui changeaient alors de contenu humain, ou ont-elles migré en véhiculant leur architecture ?

Les paleo-Guelebda disposaient lors de leur occupation du massif de Moskota, du pays mouktélé... (1) d'une architecture sommaire : cases basses affrontées, en pierres, que l'on retrouve aujourd'hui sur leur massif au Nigeria. Une parenté peut être établie entre l'architecture hidé et celle des Mouktélé – renforcée par une parenté linguistique –, ces groupes pouvant représenter le refoulement d'une strate post agro-pasteurs...

Seule une étude serrée des appellations relatives aux formes architecturales et à la destination des unités d'habitation, avec parfois une évolution de contenu à contenant ou l'inverse, permettrait d'étayer des hypothèses sur la diffusion des formes architecturales.

L'habitation mafa (fig. 28)

Les Mafa occupent les massifs les plus compacts, les plus centraux et aussi les plus élevés. En matière d'adaptation, le « gay » mafa semble le plus montagnard et,

(1) La césure entre les monts Mandara septentrionaux et les plateaux méridionaux n'est pas radicale, des traits des cultures montagnardes se prolongeant chez les Kapsiki et les Daba.

(1) La tradition orale décrit encore ces ruines sous des *Acacia albida* si nombreux qu'ils furent accusés d'avoir fait périr les paléo-Guelebda.

comme dans l'ensemble de ces pays de montagne, le « gay » est traditionnellement bâti en position dominante.

L'élément fondamental est une enfilade de cases soudées les unes aux autres : le « zolom gay ». Une case-entrée, chambre de l'homme, communique avec une case-vestibule ou la chambre de la première femme – qui renferme aussi son grenier – prolongée par une case-grenier, souvent à double silos, et qui s'ouvre sur la cuisine.

A la case de l'homme peut se greffer la case du bœuf claustré, à celle de la première femme : la bergerie supportant un magasin pour les cendres, lui-même protégé sur ses arrières par les bâtiments indépendants que sont les cases des autres épouses, celles des fils.

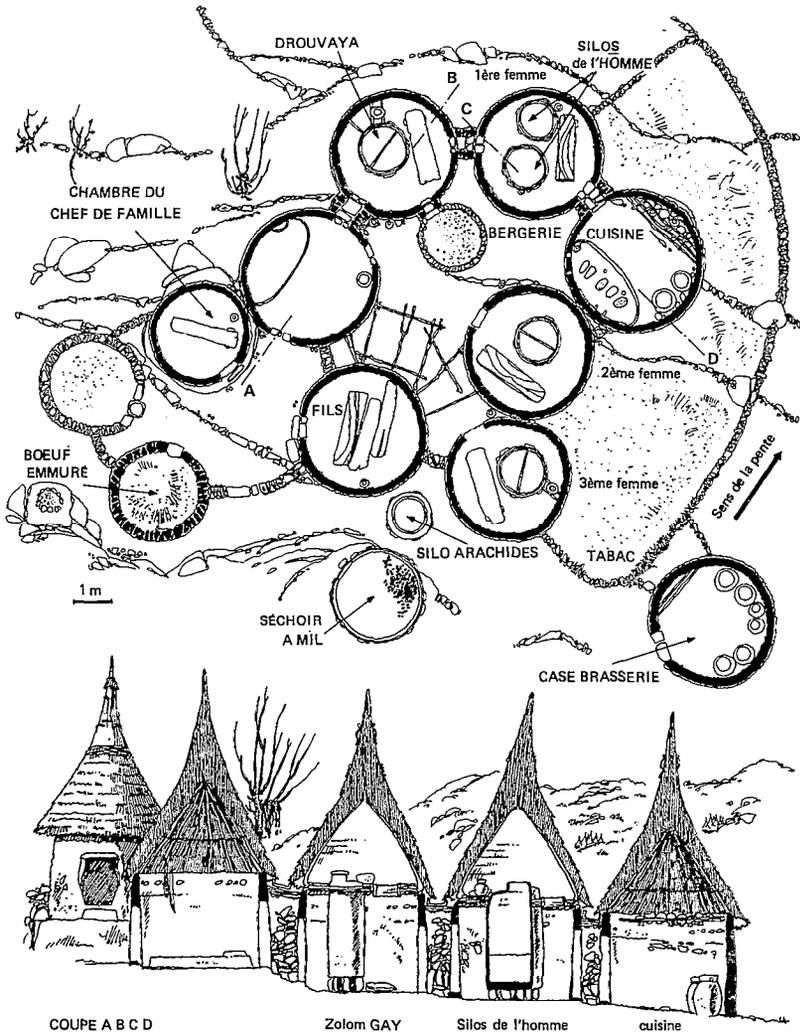


Fig. 28 Habitation mafa : Mandaka, quartier Drouvaya

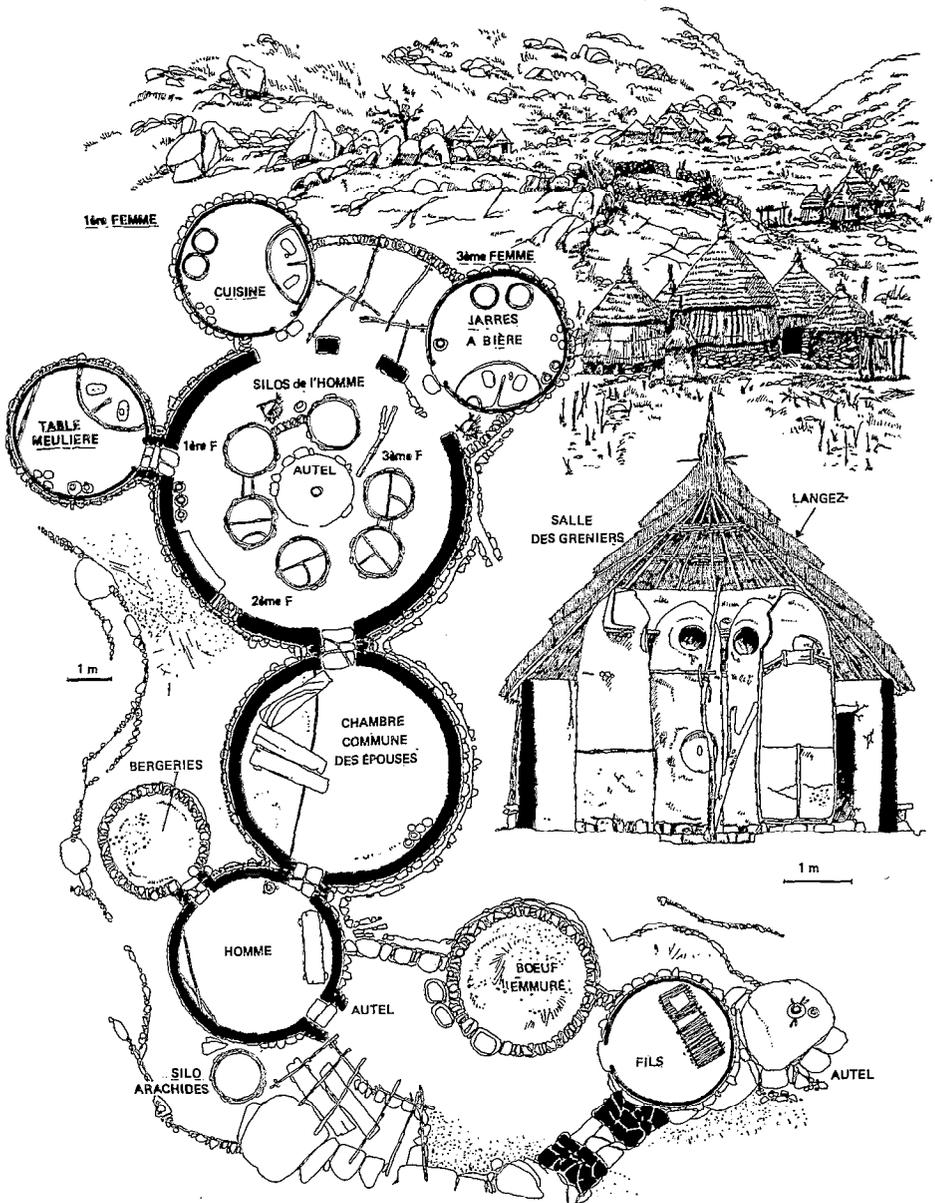


Fig. 29 Habitation mofou de Douvengar, quartier Mamas

Chez les Mafa, la rotation biennale sorgho-petit mil implique que l'année de petit mil correspond à une période de carence qui peut tourner à la disette si un surplus de sorgho n'a pas pu être dégagé de la récolte précédente. La conservation de ce surplus est vitale et explique l'intérêt porté aux techniques de conservation et au mode de stockage des grains dont témoignent en partie certains traits architecturaux, avec tout d'abord le séchage des panicules dans une case surélevée à l'extérieur du « gay », face à l'entrée et, ensuite le remarquable agencement de la case-grenier. Elle est montée jusqu'aux deux tiers à l'aide de grosses pierres colmatées par jet de terre en crépissage, tandis que le haut est constitué de couches alternées de pierres et de banko. A l'intérieur est construit un silo (parfois deux) légèrement excentré et isolé du sol par une assise de cercles concentriques de pierres. Des épaules du grenier rayonnent des poutrelles qui, prenant appui sur le haut du mur, soutiennent une plate-forme de branches émondées liées par un platras de terre. Le haut du mur est ajouré et permet, comme pour la base du silo, une aération au-dessous du magasin. Pour accéder à ce magasin, on se hisse sur ce jointif par une trappe vernissée. L'étage est compartimenté à partir de l'ouverture du grenier et reçoit arachides, pois de terre, vêtements dans des poteries... Cet étage est recouvert d'un cône de banko qui soutient directement une couverture de tiges de mil, prolongé sur le faite par des graminées et qui confère à la toiture un élané incomparable.

Les autres constructions, comme la cuisine, ne disposent pas de cette couverture de terre, mais d'une armature de *Ziziphus sp.* ou de *Diospiros mespiliformis*. La table de mouture est vaste, quatre à cinq (et parfois plus) meules dormantes y sont enchâssées, en plus des meules courantes, elles sont équipées de percuteurs sphériques servant à redonner aux meules leur aspérité et de l'indispensable petit balai à farine. Au fond, sont disposés plusieurs foyers amovibles qui permettent d'installer de grandes jarres pour brasser la bière, un échaffaudage de poteries où percole l'eau à travers les cendres afin de donner le filtrat salé, à cela s'ajoutent des mouvettes et des batteries de canaris.

Cette cuisine est collective, les Mafa répugnant à multiplier les feux.

L'habitation mofou (fig. 29)

Les « ay » mofou s'inscrivent dans le système de défense du massif qui réserve au chef la situation la plus élevée, répartition pyramidale qui se retrouve parfois au niveau des chefs de quartiers.

Les « dleds » ou murs de pierres, parfois coiffés de paquets d'épines ou de *Gardenia erubescens* servaient sur le massif à protéger les quartiers contre les voleurs ou les damans. En plaine, ces murs se doublaient à l'avant de lignes d'*Acacia ataxacantha* semées avec des supports bouturés de *Commiphora africana* ou en lignes indépendantes et ils protégeaient les piémonts immédiats mis en cultures.

Chaque « ay » mofou constitue en lui-même une fortification, un haut mur hérissé de paquets de *Gardenia erubescens* protège l'arrière de tout « ay » d'une certaine importance ou enserre l'entrée. On pénètre à l'intérieur par une case-poterne qui donne sur une enfilade de cases communicantes. Peu d'unités sont indépendantes, parfois la case de l'homme, celle du fils ou celle du bœuf emmuré et encore donnent-elles sur l'aire d'entrée.

L'obscurité qui règne d'un bout à l'autre du « ay » était – et reste de l'avis du Mofou – un moyen de se prémunir contre le vol.

La case-entrée, où sont suspendues les armes, est le lieu de repos du chef de famille. Elle débouche sur la case-dortoir des femmes, où sont répartis leurs lits-planches et qui se prolonge par la salle des greniers sur laquelle s'ouvre la cuisine

de chaque épouse. D'autres constructions peuvent, telles des poivrières, flanquer la case commune, il en est ainsi de la chévrerie ici aussi surmontée d'une loge pour les cendres ou d'une chambre pour les enfants.

La pierre est largement utilisée. Elle n'est pas taillée, mais cassée. Les murs des cases réservées aux animaux sont en pierres non jointoyées, la case-dortoir des femmes, celle de l'homme sont montées en pierres sèches. La terre est un matériau de crépissage intérieur et extérieur.

Le « ay » mofou manifeste son originalité dans le bloc cuisines-salle des greniers.

La cuisine, de dimensions réduites, est construite sur socle de terre et de pierres. Le toit, simple faisceau de perches liées au sommet, prend appui sur la mince paroi de banko. Cette armature est recouverte d'un litage de cannes de mil et enfin de paille. L'entrée, au contour ovalc, est ornée de motifs en relief et l'accès est facilité par une marche. A l'intérieur, à droite, est installée la table de mouture...

Les cuisines peuvent être raccordées à la salle des greniers par d'étroits tambours – qui sont autant d'urinoirs. Leurs murs exposés aux intempéries doivent alors être protégés : une claie de tiges de sorgho repose sur une petite corniche de pierres faisant saillie au niveau du socle.

Si les cuisines sont incluses dans l'aire des greniers, le système de protection des murs est réglé par des panneaux de vannerie qui, pincés sous le toit des cuisines et de la salle des greniers, aboutissent à un réseau de chéneaux en demi-troncs évidés, soutenus par des madriers reliant le haut des murs des cuisines aux greniers.

La cuisine ou « gedjek » – qui désigne également le groupe « femme et ses enfants » – est le domaine propre de la femme et il est prolongé par un silo qui lui fait face.

Le grenier mofou, cylindre voûté à sa partie supérieure, troué d'un unique orifice, est construit avec la même terre et selon la même technique que la cuisine, dont la porte est percée après le montage des parois.

Le pied du grenier est bâti sur des plaques de pierres, puis le corps est monté et ensuite l'étage de bois et de terre où est ménagée une trappe. On façonne alors les bords du hublot et enfin, avec de la glaise, la partie qui nécessite l'intervention d'un spécialiste : la cupule.

Le grenier de l'homme, réservé aux seuls sorghos, n'est pas cloisonné alors que celui de la femme est divisé en quatre parties, deux grands compartiments pour les sorghos et les haricots et deux petits pour l'oseille de Guinée, le souchet, les brèdes... L'étage, outre les effets personnels, renferme chez l'homme le mil de semence et chez la femme la provision hebdomadaire de sorgho, les Calebasses, ses parures...

Les greniers, groupés en cercle, sont abrités par une case et si leur nombre excède cinq ou six, les perches du toit reposent sur des entretoises qui relient le haut des greniers.

Comme d'autres habitations montagnardes, le « ay » mofou voit se succéder les générations, mais sa durée exceptionnelle s'explique sans doute moins par l'utilisation de la pierre que par la stabilité du parcellaire et le système d'héritage qui donne à l'aîné en même temps que l'habitation l'essentiel des terrasses qui l'entourent.

Ces concessions montagnardes sont complétées par des espaces matérialisés qui, plus qu'en plaine, font partie intégrante de l'habitation. La cour d'entrée, entourée d'un muret bas de pierres plates, encombrée d'auvents pendant la saison sèche, sera transformée en jardinet à tabac pendant l'hivernage. A proximité les arbres servent de granges ou de séchoirs à mil, à arachides. Les dalles rocheuses aménagées en aire de battage peuvent être utilisées pour faire murir les panicules de sorgho... ombragées, elles font office de lieux de réunion où, tout en devisant, on tresse la corde...

LES MONTS MANDARA MÉRIDIONAUX

Pour les monts Mandara méridionaux, la marque n'est plus le plan dans sa totalité, mais simplement l'agencement du domaine de la femme.

Les aires architecturales

Les aires architecturales se différencient en fonction des plaines qui leur font face. Le gros de ces populations est arrivé plus massivement et plus récemment sur des reliefs-refuges qui n'ont jamais été que cela, l'économie restant tournée vers les plaines. Ces reliefs n'ont pas connu de concentrations anciennes de populations capables de « nationaliser » les nouveaux venus, comme c'était le cas pour les montagnards septentrionaux.

C'est ainsi que paradoxalement les groupes les plus frustes sont les plus proches géographiquement des empires soudano-sahéliens qui furent à la fois des aires de dispersion et des centres civilisateurs.

Le repli des populations n'a pas suivi une composante principale nord-sud, mais des mouvements inverses dont l'épicentre se situait sur la Bénoué, siège d'une série de confédérations.

Ainsi se succèdent :

- une aire du revers occidental : Kapsiki, Bana, Goudé et Njegn, où les femmes vivent dans des cases en enfilade ou des ensembles de cases soigneusement alignées faisant corps avec des cours alternées ;

- une aire méridionale qui recouvre l'ensemble fali (à l'exception du Peské Bori), ici chaque épouse dispose d'un ensemble de bâtiments tournés vers une cour. Cette architecture touche une aire plus vaste, axée sur la Bénoué avec les Bata, les Dourou et aussi les Dowayo... ;

- une aire orientale qui concerne les versants de la vallée du mayo Louti : Hina, groupuscules Boudoum, Diméo... et aussi les Daba. L'ensemble des épouses est simplifié et limité à deux unités, parfois une seule, les petites cases-autels, en revanche, sont démultipliées.

Certains traits architecturaux traversent en diagonale les monts Mandara méridionaux avec l'important groupe daba qui attribue aux femmes un ensemble de deux cases affrontées, que l'on retrouve aussi en plaine avec les Guiziga et qui touche les Njegn où les deux unités se commandent séparées par une minuscule cour, compromis entre les cases affrontées et celles en enfilade.

L'ensemble Sud-Mandara apparaît comme plus composite, avec toutefois certains traits communs : division en deux parties de la concession, l'homme conservant une position toujours topographiquement haute ; multiplication des cases-autels ou réservées à la préparation des sacrifices ; multiplication des silos où est engrangé un seul type de récolte... ainsi qu'un goût constant pour la décoration, depuis les vanneries faitières, le travail plus soigné de la terre jusqu'au vernissage (1) des murs, des meules, des greniers intérieurs et à la mosaïque des cours...

(1) A base de plantes tinctoriales, mucilagineuses diverses et poncé à l'aide d'un galet avec de l'huile de *Khaya senegalensis*.

L'exemple des Fali Doudja (Tinguelin)

Chez les Fali, la cohabitation de plusieurs familles, l'existence au sein de la concession d'un enclos pour chaque épouse, les nombreux séchoirs, les réserves de bois, la présence de cases-reliquaires... donnent une impression de confusion que ni les clôtures de séko, ni les ébauches de haies vives ne clarifient (fig. 30).
Le seul élément cohérent, qui conserve une organisation stéréotypée, est l'enclos

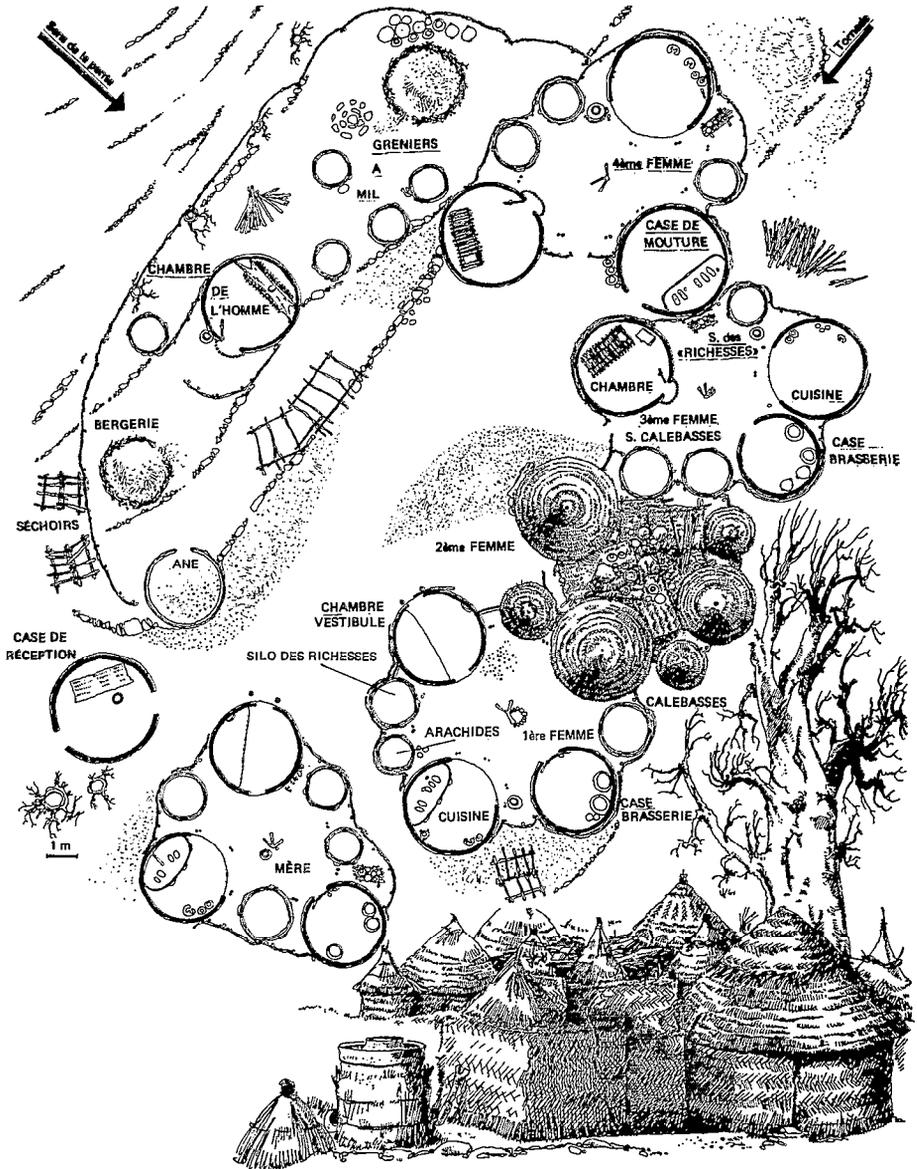


Fig. 30 Habitation de Fali Doudja, quartier Babondji

de la femme formé d'un cercle de six à sept bâtiments où l'on pénètre par un simple jeu de tapades ou par une case-vestibule. La cour est couverte par un « danki » supporté par un faisceau de poteaux centraux et de piquets disposés entre les bâtiments. Un trépied retourné et fiché en terre permet de se hisser sur cet assemblage utilisé comme aire de séchage.

Une femme possède trois cases qui alternent avec les silos : une cuisine très largement ouverte – en fait le développement d'un bâtiment conçu comme un silo et incorporant une table meulière, une case pour entreposer la bière de mil et le matériel afférent et une chambre.

Les silos, en bousillage, de taille modeste, sont de trois types :

- simple cylindre ouvert,
- cylindre fermé avec ouverture quadrangulaire ménagée dans le flanc ;
- cylindre à ouverture sommitale, surmonté d'un dôme aplati et percé d'un orifice latéral (rappelant un grenier montagnard mais de forme écrasée).

Les deux premiers sont destinés aux Calebasses, aux condiments et plantes légumières ou encore aux « richesses » et aux vêtements, rarement au mil, dont la récolte est monopolisée par l'homme et stockée dans son « domaine ». Le troisième est exclusivement réservé aux arachides.

Gardant la pierre pour soubassements des murs et pour supports des greniers, les Fali Doudja utilisaient presque exclusivement la terre de termitière soigneusement préparée et malaxée. Les assises du mur sont montées en chevrons réguliers et le profil de la paroi, légèrement cambré vers le haut, s'évase pour recevoir la base du toit.

Les Fali étaient experts dans l'utilisation du chaume. A chaque pièce du toit correspondait une graminée, pour le « séko » circulaire de la voûte, pour les armatures intérieures disposées horizontalement, pour les litages... trois types préférentiels étaient retenus du faite à la base.

Aujourd'hui les zones monospécifiques de graminées se sont raréfiées sur les piémonts et la vallée haute et elles ne se sont pas encore reconstituées sur le plateau, mais c'est plutôt le manque d'attrait pour l'architecture traditionnelle qui pousse à la simplification.

Le souci de décoration était partout présent. Les cours des femmes étaient recouvertes de mosaïques de tessons de poterie et de petits cailloux pris dans un ciment obtenu des déjections de vers mélangées à des décoctions d'écorces mucilagineuses.

Les silos sont très souvent enjolivés de reliefs, en particulier celui « des richesses ». Au début du siècle, les cases étaient ornées non seulement de motifs géométriques, mais aussi de dessins figuratifs...

LES HABE DE PLAINE

L'architecture de plaine est plus simple, ce n'est plus le plan – il est régulièrement circulaire – ni un élément du plan qui permet de différencier les architectures, mais c'est l'architecture même de l'unité d'habitation ou plus précisément le mode de couverture qui est pertinent.

Les groupes ethniques sont numériquement plus importants et leur architecture est parfois le produit d'une uniformisation.

Une aire de la terrasse débordante est centrée autour des lacs Tréné et Léré au Tchad. Elle intéresse au Cameroun les groupes moundang, guidar et, récemment encore, les Mambay.

Les habitations à terrasse

L'habitation moundang était constituée de deux arcs de bâtiments déterminant un plan général oblong avec une suite de cellules coalescentes qui, pour chaque épouse ménageait une cuisine, une chambre, une bergerie et un grenier (fig. 33).

La terrasse, épaisse, est montée sur des solives sur lesquelles reposent des vanneries, puis des bottes de paille et enfin de la terre damée et huilée recouvrait l'ensemble, à l'exception des cuisines qui possédaient leurs propres terrasses légèrement surélevées. Les silos sont incorporés à ce bâtiment côté cour et s'ouvrent par un hublot à hauteur de la terrasse, un jeu de « séko » protège la cupule et permet d'obturer le hublot.

L'homme se place à l'entrée avec à l'arrière son propre silo. A l'extrémité est monté le parc à bestiaux.

Actuellement, la concession moundang est en déliquescence, les cellules se sont dessoudées et chacun des éléments est devenu une case circulaire (cuisine, chambre). Le grenier s'est lui aussi détaché et simplifié.

Les constructions végétales

L'aire où la totalité des constructions étaient végétales correspond au pays guiziga.

Ce type d'habitation végétale se double d'un plan simple (fig. 31). A l'usage de chaque femme : deux cases affrontées (chambre et cuisine) sont reliées par un auvent fermé. Ce type architectural est propre à un établissement en position refuge dans les massifs d'éboulis.

Mais cette architecture de « séko » n'est pas née de cette adaptation, elle se retrouve, très proche, chez les Moussesey, gens des plaines ouvertes sur la frontière du Tchad. Elle représente en fait une sorte de pointe orientale d'une aire architecturale très vaste qui se développe largement au Tchad.

Ce plan intervient spontanément partout où l'architecture tribale se déstructure, chez les Fali, les Guidar, les montagnards descendus en plaine.

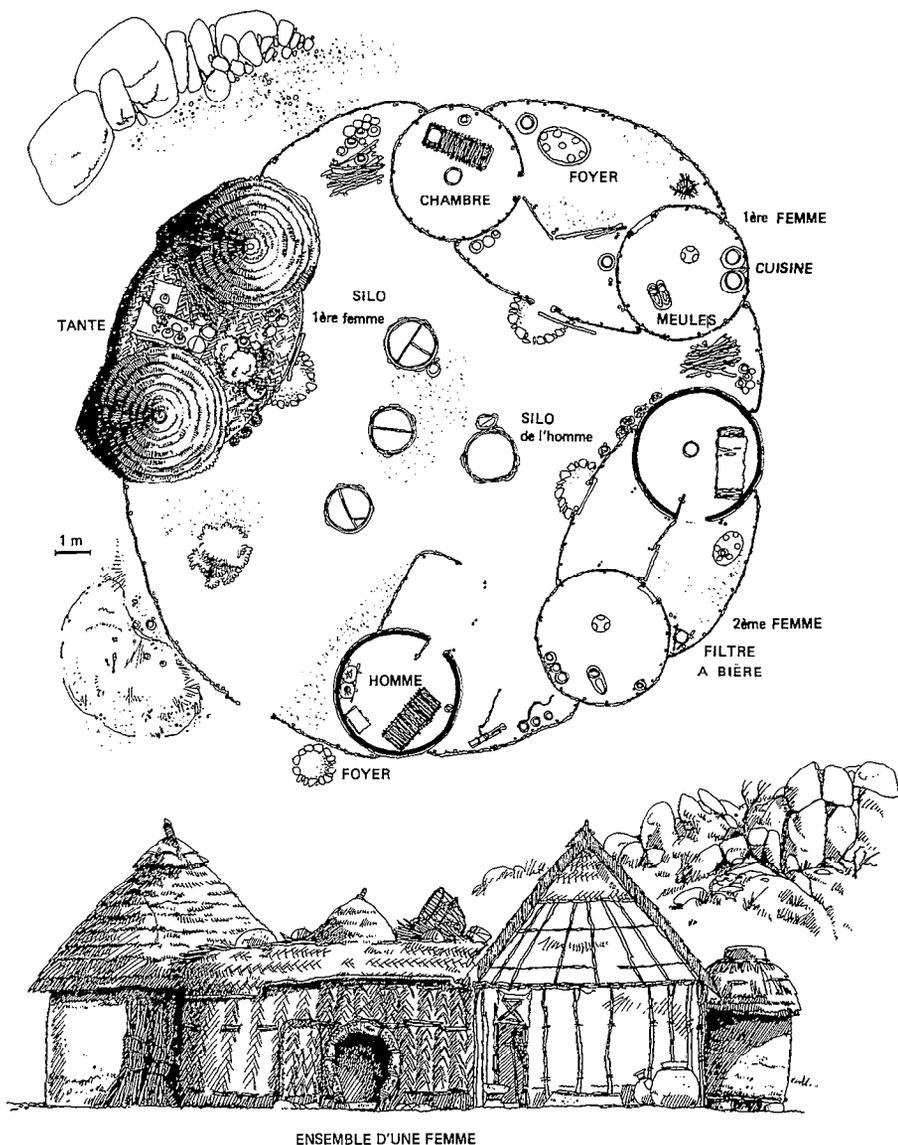
Le zina massa (fig. 32)

Chez les Massa du Logone, le « zina » est parfaitement circulaire. Face à l'entrée, au fond de la concession, c'est la place de la première femme, les autres épouses se disposant alternativement à droite et à gauche de la première. Chacune possède une cuisine, au diamètre moindre que celui de sa deuxième case : sa chambre. Ce système aboutit à une succession de petites et de grandes cases réparties sur le périmètre. La case de l'homme occupe le centre dans le cas de vastes enclos où se place près de l'entrée.

Les greniers-bouteilles hissés sur tréteaux sont au centre de la concession, chaque femme faisant face au sien, celui des hommes sous la direction du chef d'enclos est le plus important.

Le « zina » massa était au début du siècle entouré d'une épaisse « zériba » d'abattis d'épineux, il tend aujourd'hui à être de plus en plus ouvert.

L'élevage se manifeste dans l'aménagement intérieur des cases. Les bêtes sont redistribuées chaque soir : volailles dans les cuisines ou sous les lits chauffants, petit bétail dans les chambres des femmes, gros bétail dans celle des hommes, chez qui le lit est central et les animaux sont attachés tout autour.



ENSEMBLE D'UNE FEMME

Fig. 31 Habitation de Guiziga à Badjava Tetra, région de Moutouroua

Chez la femme, le mobilier : lits chauffants, greniers nains, meule basse est réparti sur la périphérie. Des contreventements, le plus souvent décorés, font suite à l'avent extérieur surbaissé.

Le travail de la terre est remarquable et les décorations sont nombreuses, mais c'est le toit de vannerie qui retient l'attention. Confectionné à partir de plusieurs vanneries cousues ou d'une seule, circulaire, resserrée à sa périphérie à l'aide d'une corde pour prendre une forme sphéro-conique. Une première couche de paille est

maintenue extérieurement par un réseau de boudins de graminées fortes fixées à la voûte tressée à différents niveaux horizontaux. Ils serviront à retenir les litages de paille.

L'espace ainsi ménagé permettra de plus une certaine isolation thermique. Cette voûte préfabriquée est hissée sur le mur à l'aide de poignées, elle pourra ainsi être transportée lors d'un changement de résidence. La concession massa a en effet une vie éphémère, le décès d'un adulte peut signifier l'abandon de la concession pour une place voisine l'année suivant la mort.

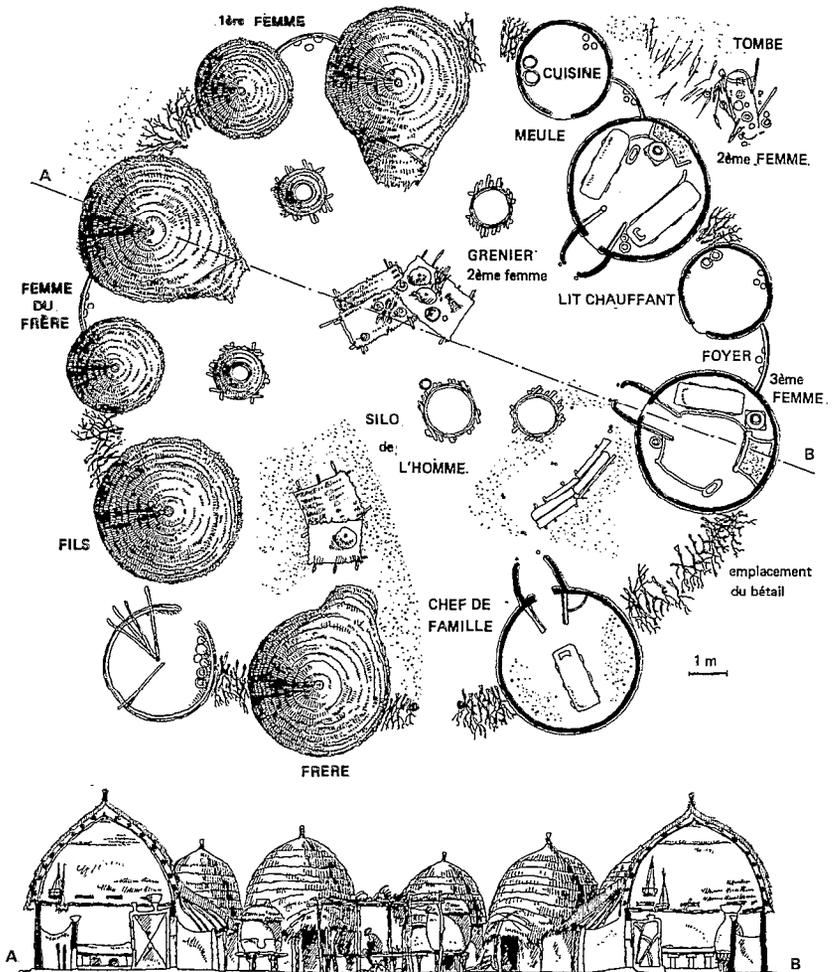


Fig. 32 Habitation massa, région de Yagoua

L'architecture des populations musulmanes

Elle diffère des précédentes en ce qu'elle est a-ethnique ayant subi des influences plus larges. Ces architectures sont plus diversifiées par le « genre de vie » : éleveurs, cultivateurs et à un degré moindre : ruraux, citadins que par l'ethnie.

Les éleveurs arabes Choa du lac Tchad au nord du Diamaré ont un type de case (« kouzi ») réservé à une famille. « Kouzi » est vaste et peut dépasser 8 m de diamètre. Le toit est un dôme de chaume assujéti sans litages, à la perche. L'armature du toit repose au centre sur une série de 4 ou 6 poteaux qui déterminent à l'intérieur la place du lit familial. Ce lit est à rapprocher de la tente de nattes des nomades plus septentrionaux. Il conserve un dais de nattes qui couvre une sorte de cage de branchettes, dont les parois servent à exposer une vaisselle-prestige (fig. 33).

La moitié de la case sert à entasser des jarres à grains que domine une étagère, la réserve d'eau, les foyers avec plaque foyère et la meule sur tréteaux.

L'autre moitié est réservée au bétail, en particulier aux veaux qui, à l'abri des mouches, passent là leur journée pendant la saison des pluies.

Les Foulbé du Nord-Diamaré qui ont vécu au Bornou et à proximité des Arabes Choa, ont adopté à l'usage des femmes un type de case à mi-chemin entre « kouzi » et la case bornouanne. Le volume est plus réduit et la disposition intérieure change aussi sensiblement. Le lit de la femme est déplacé sur le côté, protégé par un écran (1). Un seul poteau mitan soutient le toit par un croisillon qui maintient un tore où prennent appui le haut des perches. Au bas de la charpente, un tore de base extérieur retient le chaume du toit. La case est subdivisée en deux : une partie sablée, « habitation », s'oppose à une partie au sol convexe et avec pieux d'attaches, réservée au bétail.

Les cultivateurs présentent des concessions d'une grande atonité architecturale, où transparaissent des convergences de plans. Au nord de l'ancienne extension du Wandala, c'est l'architecture bornouanne qui prime, le Wandala étant lui-même un satellite de l'empire du Bornou.

Un groupe comme les Mousgoum de brousse (Kossa) l'ont également adoptée : lourdes assises de « banko », toiture de chaume non lité, case au sol surcreusé et sablé, même organisation intérieure.

Les Mousgoum, leurs voisins du nord, reprennent cette disposition, mais les techniques étaient radicalement différentes : voûte de terre auto-portante, nervurée afin de faciliter la construction et de répartir les eaux de pluie. Ces unités étaient jadis communicantes latéralement. Le grenier central, monté sur un jeu de troncs équarris, était souvent unique.

(1) Un grenier intérieur de type mousgoum de brousse est également encore présent chez les femmes âgées.

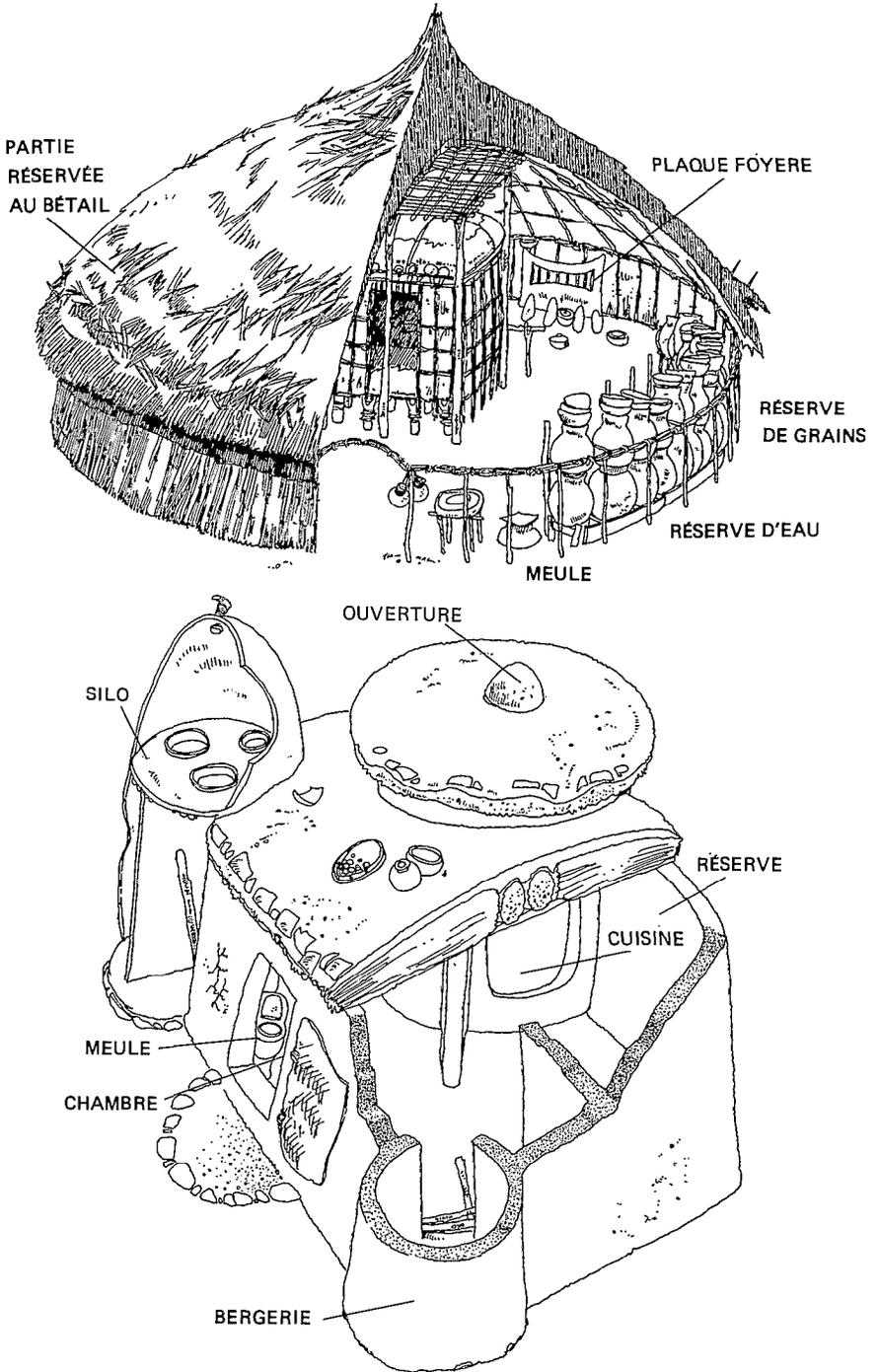


Fig. 33 Types de construction des Arabes Choa et des Moundang

Le modèle du saré peul

Les architectures tribales subissent à des degrés divers un phénomène de désagrégation.

Pour les montagnards où l'innovation est exclue sur les massifs, excepté pour les jeunes gens, l'architecture évolue sur les piémonts. L'enfilade de cases éclate et les unités s'ouvrent sur une cour, tout en se simplifiant, elles s'homogénéisent dans leur structure et deviennent polyvalentes.

L'architecture aboutit à un même modèle « spontané », tout comme celles qui se décomposent sans changer de milieu. Ce modèle courant est celui, déjà évoqué, de cases circulaires qui, pour chaque épouse, sont réparties en une chambre et une cuisine prises dans un auvent plus ou moins fermé. La désagrégation architecturale passe par un stade de transition de durée variable et aboutit à une restructuration qui prend comme modèle le saré peul.

Ce saré modèle est né dans les bourgades, centres de lamidats. Lors de leur conquête, les Peuls, en grande partie éleveurs purs, ne possédaient que des cases végétales rudimentaires, à l'exception des « Yirlabe » qui, avec leurs forts pourcentages de « rimaybe » (serviteurs assimilés) avaient déjà eu, au Mali, des expériences de sédentarisation.

Les Peuls du Diamaré (Ngara et Tara), qui avaient longtemps résidé au Bornou, avaient pris connaissance des schémas d'habitation citadine de ce pays, lui-même influencé par les États haoussa.

Ce sont surtout les « Wolarbe », conquérants de la moyenne vallée de la Bénoué et des plateaux de l'Adamawa qui, par la présence de forts contingents haoussa à leurs côtés, influencèrent directement l'architecture des nouvelles cités peules.

La référence de prestige en matière architecturale passait par l'architecture haoussa, si bien que les « saré » des « lamibe » furent édifiés sous la direction de « kimbe » (Haoussa, Bornouans).

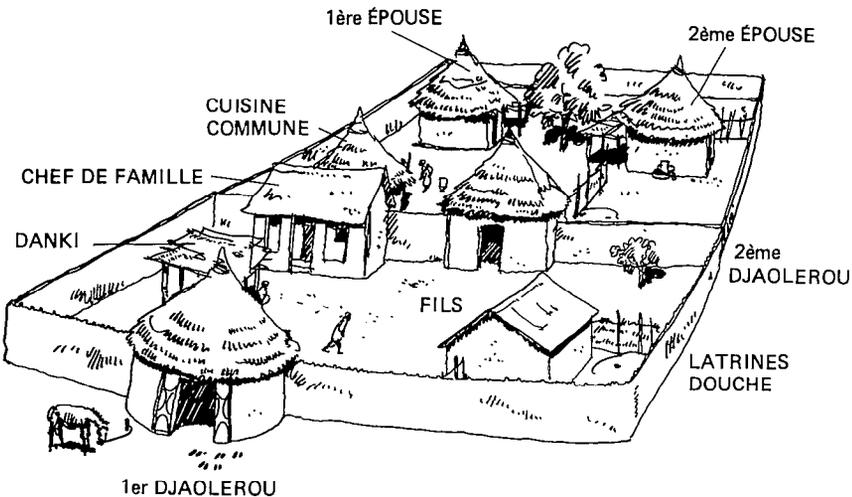


Fig. 34 Saré peul du Diamaré

Une suite de salles de réception (1) donnait sur les appartements du lamido, le logement des serviteurs et sur l'énorme gynécée, l'ensemble était entouré d'une haute muraille de terre. Peu à peu, les notables, puis les simples particuliers s'emparèrent des prérogatives de cette architecture princière en la simplifiant dans le plan et dans les volumes des unités. Ce processus est le plus net chez les Wolof, où la case haoussa « soro » a été adoptée et même vulgarisée en brousse.

Le saré peul représente avant tout une certaine organisation de l'espace qui reste en accord avec les deux bases de la société peule : le nomadisme de l'éleveur – qui le rend indifférent à un type architectural – et l'Islam.

Les Foulbé ont privilégié un espace clos – et l'importance de la clôture transparait dans la terminologie foulfouldé – et des aires dégagées et sablées, où la propreté (douches, latrines) va de pair avec la pureté rituelle. Le « saré » s'offre donc comme une habitation enclose qui s'ouvre par un « djaolerou » donnant sur une première partie publique comprenant la case du maître de maison, celles de ses fils et de l'hôte. Un deuxième « djaolerou », auparavant écurie ou salle de mouture, donne sur les quartiers des femmes, où chacune possède une chambre, la cuisine étant généralement collective (fig. 34).

La ville coloniale, en se superposant – au sens propre et au sens figuré – à la cité traditionnelle, va imposer le damier des rues qui remodelera les « saré » en favorisant les formes quadrangulaires, du plan aux unités d'habitation. Ce mouvement sera renforcé par l'adoption massive de la tôle d'aluminium ces quinze dernières années.

C'est dans une version encore simplifiée que ce saré s'exporte dans les campagnes, généralement développé en plaine dans la zone d'influence peule, chez les Foulbé agriculteurs et chez les « Foulbésés ». Le mécanisme d'adoption du « saré » par les campagnards s'appuie sur une double motivation, en tant qu'habitation de la société peule dirigeante et également en tant qu'habitation citadine.

Le « saré » peul ne représente pas, pas encore, un modèle architectural détribalisé. Il reste, lorsqu'on s'en empare, la démonstration d'une mutation ethnique. Un Guidar, un Fali, un montagnard descendu en plaine... construira un « saré » après s'être vêtu à la mode peule, avoir appris la langue peule et s'être, bien sûr, islamisé.

Ainsi, par une sorte de paradoxe, les Foulbé, à l'origine éleveurs et nomades, ont en un siècle élaboré, puis imposé un modèle d'habitation pour le Nord-Cameroun. Parti des centres des lamidats, devenus villes, le « saré » modèle passe massivement dans les campagnes sans affronter de modèles concurrents.

(1) « Djaolerou », pl. « djaoledje », du haoussa « zawre ».